



Jeanne et son frère Thomas ont fait naufrage sur une île, après une tempête alors qu'ils traversaient l'Atlantique pour rejoindre leur père pendant les vacances de Pâques. Le choc est tel qu'ils en perdent l'usage de la parole. Ils font la connaissance de Monsieur Henri qui leur présente cette île particulière où les mots, un jour, se sont révoltés et se sont installés dans une ville pour vivre entre eux. Jeanne raconte alors sa rencontre avec les différentes tribus des mots afin de réapprendre à parler.

Du haut de ma colline, je n'ai d'abord rien compris. Les mots étaient si nombreux. Je ne voyais qu'un grand désordre. J'étais perdue dans cette foule. J'ai mis du temps, je n'ai appris que peu à peu à reconnaître les principales tribus qui composent le peuple des mots. Car les mots s'organisent en tribus, comme les humains. Et chaque tribu a son métier.

Le premier métier, c'est de désigner les choses. Vous avez déjà visité un jardin botanique ? Devant toutes les plantes rares, on a marqué un petit carton, une étiquette. Tel est le premier métier des mots : poser sur toutes les choses du monde une étiquette, pour s'y reconnaître. C'est le métier le plus difficile. Il y a tant de choses et des choses compliquées et des choses qui changent sans arrêt ! Et pourtant, pour chacune il faut trouver une étiquette. Les mots chargés de ce métier terrible s'appellent les noms. La tribu des noms est la tribu principale, la plus nombreuse. Il y a des noms-hommes, ce sont les masculins, et des noms-femmes, les féminins. Il y a des noms qui étiquettent les humains : ce sont les prénoms. Par exemple, les Jeanne ne sont pas des Thomas (heureusement). Il y a des noms qui étiquettent les choses que l'on voit et ceux qui étiquettent des choses qui existent mais qui demeurent invisibles, les sentiments par exemple : la colère, l'amour, la tristesse... Vous comprenez pourquoi dans la ville, au pied de notre colline, les noms pullulaient.

Les autres tribus de mots devaient lutter pour se faire une place.

Par exemple, la toute petite tribu des articles. Son rôle est simple et assez inutile, avouons-le. Les articles marchent devant les noms, en agitant une clochette : attention, le nom qui me suit est un masculin, attention, c'est un féminin ! Le tigre, la vache. Les noms et les articles se promènent ensemble, du matin jusqu'au soir. Et du matin jusqu'au soir, leur occupation favorite est de trouver des habits ou des déguisements. A croire qu'ils se sentent tout nus, à marcher comme ça dans les rues. Peut-être qu'ils ont froid, même sous le soleil. Alors ils passent leur temps dans les magasins. Les magasins sont tenus par la tribu des adjectifs.

Observons la scène, sans faire de bruit (autrement, les mots vont prendre peur et voler en tout sens, on ne les reverra plus avant longtemps). Le nom féminin « maison » pousse la porte, précédé de « la », son article à clochette.

- Bonjour, je me trouve un peu simple, j'aimerais m'étoffer.

- Nous avons tout ce qu'il vous faut dans nos rayons, dit le directeur en se frottant déjà les mains à l'idée de la bonne affaire.

Le nom « maison » commence ses essayages. Que de perplexité ! Comme la décision est difficile ! Cet adjectif-là plutôt que celui-ci ? La maison se tâte. Le choix est si vaste. Maison « bleue », maison « haute », maison « fortifiée », maison « alsacienne », maison « familiale », maison « fleurie » ? Les adjectifs tournent autour de la maison avec des mines de séducteurs pour se faire adopter. Après des heures de cette drôle de danse, la maison ressortit avec le qualificatif qui lui plaisait le mieux : « hanté ».

Ravie de son achat, elle répétait à son valet article :

- « Hanté », tu imagines, moi qui aime tant les fantômes, je ne serai plus jamais seule. « maison », c'est banal. « Maison » et « Hanté », tu te rends compte ? Je suis désormais le bâtiment le plus intéressant de la ville, je vais faire peur aux enfants, oh comme je suis heureuse !
- Attends, l'interrompt l'adjectif, tu vas trop vite en besogne. Nous ne sommes pas encore accordés.
- Accordés ? Que veux-tu dire ?
- Allons à la mairie. Tu verras bien.
- A la mairie ! Tu ne veux pas te marier avec moi, quand même,
- Il faut bien puisque tu m'as choisi.
- Je me demande si j'ai eu raison. Tu ne serais pas un adjectif un peu collant ?
- Tous les adjectifs sont collants. Ca fait partie de leur nature. [...]

Monsieur Henri continue à présenter à Jeanne les autres tribus des mots.

J'aime la compagnie des mots. Tiens, je suis sûr que vous n'avez pas encore repéré la tribu des prétentieux. Oui, les prétentieux ! parlons bas. Les mots ont des oreilles très sensibles. Et ce sont des petits animaux très susceptibles. Tu vois le groupe, là-bas, assis sur les bancs près du réverbère : « je », « tu », « ce », celle-ci », « leur ». Tu les vois ? C'est facile de les reconnaître. Ils ne se mêlent pas aux autres. Ils restent toujours ensemble. C'est la tribu des pronoms.

-On leur a donné un rôle très important : tenir, dans certains cas, la place des noms. Par exemple, au lieu de dire «Jeanne et Thomas ont fait naufrage, Jeanne et Thomas ont abordé dans une île ou Jeanne et Thomas réapprennent à parler» ...au lieu de répéter sans fin Jeanne et Thomas, mieux vaut utiliser le pronom «ils ». Pendant qu'il parlait, un pronom, « ceux-ci », se dressa de son banc et sauta sur un nom pluriel qui passait tranquillement précédé par son article, « les footballeurs ». En un instant, « les footballeurs » avaient disparu, comme avalés par « ceux-ci ». Plus de trace des footballeurs, «ceux-ci» les avait remplacés. Je n'en croyais pas mes yeux.

-Vous voyez, les pronoms ne sont pas seulement prétentieux. Ils peuvent se montrer violents. A force d'attendre un remplacement, ils perdent patience. Monsieur Henri s'amusait beaucoup de notre étonnement.

-Qu'est-ce que vous croyez ? Ne vous fiez pas à leurs apparences de douceur, de gentillesse, de poésie. Les mots se battent entre eux, souvent, et ils peuvent s'assassiner, comme les humains.

Il continuait son inspection :

-Tiens, on dirait que les célibataires cherchent une fiancée pour la soirée ! Cette tribu non plus nous ne l'avions pas distinguée des autres, alors qu'elle était la seule à se désintéresser de la mairie. Clairement, les mariages ne la concernaient pas. Ces gens-là ne voulaient que des aventures éphémères.

Monsieur Henri nous confirma notre impression.

-Ah, ces adverbes! De vrais invariables, ceux-là! Pas moyen de les accorder. Les femmes auront beau faire avec eux, elles n'arriveront à rien.

Je me sentais sourire. Le grand désordre que la tempête avait jeté dans ma tête peu à peu se dissipait. Noms, articles, adjectifs, pronoms, adverbes... Des formes que j'avais autrefois connues sortaient lentement du brouillard. Je savais maintenant, et pour toujours, que les mots étaient des êtres vivants rassemblés en tribus, qu'ils méritaient notre respect, qu'ils menaient, si on les laissait libres, une existence aussi riche que la nôtre, avec autant de besoin d'amour, autant de violence cachée et de fantaisie joyeuse. [...]

Plus tard, Jeanne visite une usine de mots, dont le directeur était aussi grand et long qu'une girafe.

Nous nous avançâmes de quelques pas, vers une grande vitre derrière laquelle, sur plusieurs étages, s'activaient perpétuellement et en tout sens, on aurait dit des fourmis.

-Et ceux-là, tu t'en souviens ? Mon air désolé lui donna la réponse.

- Ce sont les verbes. Regardez-les, des maniaques du labeur. Ils n'arrêtent pas de travailler.

Il disait vrai. Ces fourmis, ces verbes, comme il les avait appelés, serraient, sculptaient, rongeaient, réparaient ; ils couvraient, polissaient, limaient, vissaient, sciaient ; ils buvaient, cousaient, trayaient,

peignaient, croissaient. Dans une cacophonie épouvantable. On aurait dit un atelier de fous, chacun besognait frénétiquement sans s'occuper des autres.

-Un verbe ne peut pas se tenir tranquille, m'expliqua la girafe, c'est sa nature. Vingt- quatre heures sur vingt-quatre, il travaille. Tu as remarqué les deux, là-bas, qui courent partout ?

Je mis du temps à les repérer, dans le formidable désordre. Soudain, je les aperçus, « être » et « avoir ». Oh, comme ils étaient touchants ! Ils cavalaient d'un verbe à l'autre et proposaient leurs services : « Vous n'avez pas besoin d'aide ? Vous ne voulez pas un coup de main ? »

-Tu as vu comme ils sont gentils ? C'est pour ça qu'on les appelle des auxiliaires, du latin auxilium, secours. Et maintenant, à toi de jouer. Tu vas construire ta première phrase.

Et il me tendit un filet à papillons.

Commence par le plus simple. Va là-bas, dans la volière, choisis deux noms. Après pour le verbe, tu viendras choisir dans la fourmilière. Allez, n'aie pas peur, ils te connaissent, ils t'aiment bien, ils ne vont pas te mordre. Il en avait de belles, le directeur-girafe, j'aurais voulu l'y voir. A peine la porte poussée, je fus assaillie, étouffée, aveuglée, les noms se battaient, ils m'entraient dans les yeux, les narines, les oreilles, j'éternuai, je toussai, je faillis mourir, ils voulaient tous que je les retienne, ils devaient tellement s'ennuyer dans leur prison. Au moment de s'évanouir, j'en saisis deux par les ailes, au hasard, « fleur » et « diplodocus », et je refermai la porte, pâle, tremblante, à demi morte. [...]

-Bon Jeanne, il va falloir que j'y aille. L'usine est à toi. Tu vois, je ne t'avais pas menti. Tu en connais de plus utiles, des usines ? Que peut-on fabriquer au monde de plus nécessaire pour les êtres humains que des phrases ? Tu as compris le principe. Tu trouveras le magasin des adjectifs derrière la volière des noms. Et aussi un distributeurs de prépositions pour les compléments indirectes : aller à Paris, revenir de New York. Dernière recommandation : prends bien soin du papier. Tu as vu, c'est lui seul qui sait apprivoiser les mots. Dans l'air ils sont bien trop volages. Allez je te laisse. Bonnes phrases ! Tu me les montreras ce soir. [...]

J'ai joué toute la journée. J'avais l'impression de retrouver les cubes de mon enfance. Je combinais, j'accumulais, je développais. J'avais découvert, en fouinant dans l'usine, d'autres distributeurs. Celui des interjections (Ah ! Bon ! hélas !), celui des conjonctions (mais, ou, et donc, or ni car...), petits mots bien utiles pour relier les morceaux de phrases.

Au fil des heures, mon diplodocus s'étendait, s'allongeait, il gagnait en taille, il serpentait comme un fleuve, il débordait de la page. Le directeur-girafe n'en crut pas ses yeux quand il regarda mon travail : «au fond de la forêt impénétrable, le gigantesque et verdâtre diplodocus confiait à ses amis en pleurant qu'il avait grignoté par erreur la fleur délicate, jaune, rare, ni européenne ni américaine mais asiatique, qu'un colporteur terrorisé lui avait vendue trois fois rien et que sa fiancée, une blonde acariâtre, colérique, rubiconde et néanmoins tendrement aimée, attendait impatiemment depuis des années. »

-Une phrase, c'est comme un arbre de Noël. Tu commences par le sapin nu et puis tu l'ornes, tu le décores à ta guise... jusqu'à ce qu'il s'effondre. Attention à ta phrase : si tu la charges trop de guirlandes et de boules, je veux dire d'adjectifs, d'adverbes et de relatives, elle peut s'écrouler aussi.

Erik Orsenna La grammaire est une chanson douce, stock.